

Pinto et ses compagnons, en 1543, et ne furent connus des Chinois que plus tard. Il faut en conclure que ce passage et sans doute ce chapitre tout entier sont probablement de date plus récente.

Il est peut-être nécessaire de rappeler au lecteur qu'il y a derrière toutes ces fictions un noyau de faits réels. Koublaï Khan envoya, en réalité, vers l'époque indiquée, une immense flotte contre le Japon, laquelle eut un sort semblable à celui de l'Armada espagnole expédiée à la conquête de l'Angleterre.

## CHAPITRE II

### KENKÔ ET LE TSOURE-DZOURÉ-GOUSA<sup>1</sup>

S'il y a dans la littérature japonaise maints déserts arides, il s'y trouve aussi quelques oasis agréables et le *Tsouré-dzouré-gousa* est sûrement l'une des plus délicieuses. C'est un recueil d'esquisses, d'anecdotes, d'essais sur tous sujets imaginables. L'auteur nous est connu sous le nom de KENKÔ BÔCI, *bôci* étant une épithète honorifique qui a quelque analogie avec le titre de « Révérend ». C'était un homme de bonne famille qui faisait remonter son origine, à travers une suite de divers personnages distingués, jusqu'à la divinité sinto Kogané no Mikoto. Il fut pendant maintes années au service du mikado Go Ouda no In, et ses écrits révèlent une connaissance intime des mœurs du palais impérial. A la mort de son maître (1324), Kenkô se fit moine bouddhiste et se retira de la vie publique, pour passer le reste de ses jours en divers ermitages des environs de Kiôto. La date de sa mort n'est pas exactement connue,

1. Traduit par le Rév. C. S. Eby, dans le *Chrysanthemum*, tome III.

mais il n'y a rien d'aventuré à la fixer à 1350, époque à laquelle il atteignit soixante-huit ans.

Les écrivains japonais ont expliqué son caractère de maintes façons fort contradictoires. Quelques-uns disent qu'il était un prêtre quelconque, débauché et sans scrupules, et ils servent un vieux scandale raconté dans le *Taiheiki* d'après lequel il aurait écrit pour Kô no Moronao les lettres que celui-ci adressait à la femme de Yénya Hangouan, la pressant de céder à ses désirs adultères. Mais le *Taiheiki* est une autorité fort douteuse, et il y a d'autres raisons pour mettre en question la vérité de cette histoire. Les admirateurs de Kenkô affirment qu'il fut un homme véritablement pieux.

A en juger par ses écrits, il semblerait y avoir chez Kenkô deux personnalités : l'homme du monde, adroit, poli et quelque peu cynique, et le dévot bouddhiste; mais le premier de ces deux éléments de son caractère eut une prépondérance bien nette. Ses sentiments religieux étaient selon toute apparence sincères, mais certainement peu profonds. Comme Horace, auquel il ressemble beaucoup de caractère, il avait ses moments de piété, mais était fort éloigné d'être un saint. Professeur de la secte bouddhiste Tendai, il a beaucoup à dire, et le dit bien, sur l'incertitude de la vie, la folie de l'ambition et du luxe, la nécessité de repousser les voluptés de ce monde mauvais et de se préparer pour l'éternité. Mais le vieil Adam n'est jamais très loin, sa nature intime ne peut être domptée et témoigne à chaque instant de sa vitalité dans des passages que ses pieux admirateurs oublieraient volontiers.

Sa religion n'était pas de cette espèce robuste qui se raffermirait au milieu des soucis et des distractions du monde et qui fait de la vie ordinaire « une flamme par-

fumée d'autel ». Il a affirmé cette opinion (qui est un lieu commun de sa secte) que la véritable piété est impossible si l'on ne se sépare pas du monde. La tranquillité de son ermitage ayant été une fois troublée par le passage d'une partie de chasse, il composa un poème dans lequel il se plaignit que le monde le poursuivît jusque-là même, et il transporta sa demeure en un lieu plus éloigné encore. Mais, malgré toutes ses précautions, il n'atteignit jamais le Nirvana, si par ce terme il nous faut entendre la sainteté et le calme d'esprit qui résultent de la méditation assidue des choses divines.

Ce nom de Kenkô, qu'il prit en devenant moine, est caractéristique de sa condition spirituelle. Il garda les deux caractères chinois avec lesquels il écrivait son nom laïque Kanéyoci, changeant simplement la prononciation en quelque chose qui, avec un peu de bonne volonté, pouvait passer pour une désignation sacerdotale bouddhiste. C'est à peu près comme si un homme nommé Olivier, au lieu d'adopter le nom d'un saint, entrait en religion sous le nom de Frère Oliverus.

Les écrits de Kenkô révèlent singulièrement leur auteur. La personnalité qu'ils dépeignent n'est pas absolument séduisante. Il y a quelque chose de déplaisant dans cet homme qui abhorrait le mariage (non pas que célibat et chasteté fussent pour lui synonymes), qui considérait les enfants comme de fâcheux accidents, et déclarait que, passé quarante ans, la vie ne valait plus la peine d'être vécue. L'anecdote suivante, qu'il raconte lui-même, jette quelque lumière sur son caractère curieusement complexe.

Des gens chez lesquels nous ne nous attendons pas à trouver beaucoup d'esprit peuvent parfois dire une bonne chose. Un certain sauvage d'apparence terrible et farouche

rencontra un de ses voisins et lui demanda s'il avait des enfants. « Pas un, répondit l'autre. — Alors vous ne pouvez comprendre le « ah ! » des choses et vous devez agir avec un cœur dépourvu de sentiments. » Parole fort effrayante. Il est sans doute vrai que les hommes deviennent, par les enfants, conscients du « ah ! » de toutes choses. Sans le sentier des affections naturelles, comment y aurait-il du sentiment dans le cœur de telles personnes ?

Connaître le « ah ! » des choses (*mono no avaré ouo sirou*) est une phrase qui se retrouve constamment dans la littérature japonaise, spécialement dans la période classique. Le savant critique Motoöri la discute longuement dans son traité sur la nature de la poésie, intitulé : *Iso no Kami Si-soukou-ghen*. Elle signifie, cette phrase, qu'il faut avoir une nature impressionnable, le cœur sensible du Français, et s'appliquer tout particulièrement à se rendre capable de recevoir les émotions produites sur l'homme par la Nature en ses divers modes.

Kenkô aurait sans doute repoussé avec mépris l'idée que pour un homme du monde accompli, un érudit et un poète comme lui, la paternité était nécessaire pour éveiller la sensibilité émotionnelle, bien que, dans le cas de personnes telles que le rude paysan de son histoire, il en soit vraisemblablement ainsi.

Les adeptes des diverses formes de religion et de morale pratiquées au Japon ont tous réclamé Kenkô comme ayant enseigné leur propre doctrine. Bien qu'il ait été surtout bouddhiste, il est vrai que, avec cette compréhension libérale qui caractérise la race japonaise, il professa plus qu'une simple tolérance pour les autres dogmes. Non seulement il révéra les divinités sinto, mais il étudia profondément la philosophie et la morale de Confucius et même le Taoïsme, cet amas de vagues spé-

culations attribuées à Laotzé et à son disciple Tchouang-tzé. Mais c'est une erreur de le considérer comme attaché à une croyance particulière ou comme un moraliste. Il nous dit lui-même, dans les premières phrases du *Tsouré-dzouré-gousa*, qu'il écrivit cette œuvre pour faire passer les longs jours d'ennui (*Tsouré-dzouré*), assis avec son écritoire devant lui et notant toutes les bagatelles qui se présentaient à son esprit. Si l'un de ses derniers éditeurs a raison, cet ouvrage ne fut même pas écrit pour être publié, mais fut recueilli après la mort de l'auteur sous sa forme actuelle, par quelque personne inconnue.

Kenkô aimait l'antiquité, soit sous la forme d'anciennes œuvres d'art, de vieilles coutumes et de termes désuets, qui s'attardaient et s'attardent encore dans le palais du mikado, soit encore sous la forme de vieux livres. Il parle avec une admiration particulière du *Ghenzi Monogatari* et du *Makoura Sôci*, sur lesquels il modela évidemment son propre style. Sa langue contraste fortement avec l'idiome surchargé d'allusions, de métaphores et de vocables chinois qui, de son temps, avait presque supplanté la vieille langue japonaise de la période Heian. Kenkô, en un mot, est un classique attardé. Il n'a aucune répugnance pour un mot chinois qui lui est utile ou pour des exemples convenables empruntés à l'histoire chinoise, mais son bon goût rejette les platitudes pompeuses et le pédantesque étalage de savoir qui trop souvent défigurent les ouvrages des imitateurs des Chinois. A la lecture, ses essais ressemblent à la conversation polie d'un homme du monde, et ont cet air de simplicité et cette aisance d'expression qui sont en réalité le fait d'un art consommé.

On ne peut, pour commencer l'étude de l'ancienne littérature japonaise, faire de meilleur choix que celui du

*Tsouré-dzouré-gousa*. Cet ouvrage n'est pas aussi difficile que le *Ghenzi Monogatari* ou le *Makoura Sôci* et la nouvelle édition intitulée *Tsouré-dzouré-gousa Kôghi* fournit toutes les ressources de notes et d'explications nécessaires à ceux qui ont du japonais une connaissance suffisante pour s'en servir. Ceux qui aiment les livres curieux préféreront les éditions bizarres de 1672 et de 1688, qui ont toutes deux de nombreuses notes.

Kenkô s'était acquis une haute réputation à composer des *tanka*. Il était un des « quatre rois célestes » (épithète empruntée à la mythologie hindoue), ainsi qu'on appelait de son temps les quatre principaux poètes. Heureusement, le talent poétique de Kenkô trouva son emploi ailleurs, et le *Tsouré-dzouré-gousa* n'est pas encombré de *tanka*.

#### QUELQUES EXTRAITS DU TSOURÉ-DZOURÉ-GOUSA

Quand j'eus huit ans, je demandai à mon père : « Quelle sorte de chose est un Bouddha ? » Il répondit : « Un Bouddha est quelque chose qu'un homme devient. — Alors comment devient-on un Bouddha, dis-je ? — Par les enseignements d'un Bouddha. — Mais qui a instruit le Bouddha qui nous donnera son enseignement ? — Il est devenu Bouddha par l'enseignement d'un autre Bouddha qui était avant lui. — Alors quelle sorte de Bouddha était le premier Bouddha de tous qui commença à enseigner ? » Mon père était au bout de ses réponses, et il dit en riant : « Je suppose qu'il dut descendre du ciel ou jaillir du sol. » Il racontait souvent cette conversation à ses amis pour leur plus grand amusement.

Quelque accompli que soit un homme, sans générosité il est un être fort isolé. Il me fait penser à une coupe coûteuse et qui n'aurait pas de fond.

Cet homme est à envier dont l'esprit est fixé sur l'avenir et auquel les voies de Bouddha sont familières.

Ce qui frappe le plus les yeux d'un homme dans une femme, c'est la beauté de sa chevelure. Sa qualité et son caractère se révèlent à sa façon de parler, même si un écran la dissimule. Il y a aussi des occasions où son attitude, quand elle est assise, égare le cœur d'un homme. Alors jusqu'à ce que ses désirs soient réalisés, il supporte patiemment ce qui est insupportable, sans égard même pour sa vie. C'est seulement l'amour qui peut faire cela. Profondes en vérité sont les racines de la passion et lointaines ses sources. Il est possible d'écarter de nous toutes les autres voluptés de ce monde mauvais, mais seule celle-ci est très difficile à déraciner. Vieux et jeunes, sages et fous, tous sont ses esclaves. C'est pourquoi l'on a dit qu'avec une corde tissée des cheveux d'une femme l'éléphant énorme peut être lié solidement ; avec un sifflet creusé dans un soulier de femme, le cerf, à l'automne, peut être à coup sûr attiré.

C'est cette séduction qu'il nous faut châtier en nous, c'est elle qu'il nous faut redouter, c'est contre elle que nous devons être en garde.

Un jour du dixième mois [vers septembre], je fis une promenade dans la plaine du Kourisou, et, explorant un certain district vallonné qui se trouvait au delà, je suivais un étroit sentier mousseux quand j'arrivai à une chaumière isolée. Aucun bruit ne s'entendait, excepté la chute de l'eau dans un conduit dissimulé sous les feuilles mortes. La cabane cependant était habitée, et je dégageai d'entre les chrysanthèmes et les feuilles rouges d'automne l'autel domestique. Ah ! pensai-je, passer ses jours dans un endroit pareil ! Mais tandis que je restais là en contemplation, j'aperçus dans le jardin un grand oranger dont les branches pendaient jusqu'à terre. Il était solidement clôturé de tous côtés. Ce fait [témoignage que la convoitise avait pénétré jusqu'ici] dissipa quelque peu mes rêves et je souhaitai, dans mon cœur, qu'il n'y eût pas eu cet arbre.

Si nous prenons en main une plume, nous songeons à écrire ; si nous prenons un instrument, cela nous incite à faire de la musique ; une coupe de vin suggère le boire, et les dés nous font penser à jouer. Nos cœurs sont inévitablement

influencés par nos actions. Nous devons donc soigneusement nous abstenir de tout amusement peu édifiant.

Si nous jetons inconsidérément les yeux sur un verset d'écriture sacrée, ce qui précède et ce qui suit se présente sans effort à notre esprit et cela peut nous amener à réformer soudain les erreurs de maintes années. Si nous n'avions jamais lu les écritures, comment aurions-nous su cela ? Telle est la vertu de l'association.

Si, même sans la moindre intention pieuse, nous nous agenouillons devant le Bouddha et prenons dans nos mains le livre et la cloche sacrés, une bonne œuvre s'accomplit d'elle-même au dedans de nous. Si, même d'un esprit distrait, nous nous asseyons sur notre natte, nous nous absorbons sans y penser dans une pieuse contemplation.

Au fond, l'action et le principe sont un. Si nous avons soin d'éviter des offenses dans nos actions extérieures, le principe intérieur s'en fortifie. Il faut donc prendre garde à ne pas faire profession d'incrédulité et à traiter la religion avec honneur et respect.

Il y a pour moi, dans ce monde, maintes choses qui sont incompréhensibles. Je ne puis comprendre comment on peut trouver du plaisir à importuner les gens pour les faire boire malgré eux, comme on fait en toute occasion. Dans sa détresse, la victime fronce le sourcil et épie l'instant où personne ne la regardera pour pouvoir jeter la liqueur ou pour s'échapper. Mais elle est attrapée, maintenue et obligée de boire sa part, comme s'il n'en était rien. Les meilleurs deviennent soudain des fous et se livrent à une conduite absurde. Les hommes les plus sains sont affligés, sous nos yeux, de graves maladies et se couchent, inconscients du passé et du futur. Triste façon en vérité de célébrer une fête ! Jusqu'au jour suivant, ils restent en état d'ivresse, ayant mal à la tête et ne pouvant manger, comme s'ils étaient fort éloignés de la vie, ne pensant plus au lendemain et trop malades pour vaquer à leurs affaires, publiques ou privées.

Il n'est pas aimable, ni même courtois, de traiter les gens de cette façon. Si nous ne la connaissions pas au Japon et qu'on

nous contât qu'une telle coutume existe dans une contrée étrangère, nous trouverions que c'est une chose fort étrange et inconcevable.

Suit une description d'une débauche de ce genre qui est un peu trop réaliste pour être transcrite ici. Kenkô continue :

En ce monde, les liqueurs fortes ont à répondre de beaucoup de méfaits. Elles épuisent nos ressources et détruisent notre santé. On les a appelées les principales des cent médecines, mais en vérité c'est des boissons fortes, plus que de toute autre chose, que viennent toutes nos maladies. Elles peuvent nous aider à oublier nos misères, mais, d'un autre côté, l'homme ivre pleure souvent au souvenir de ses malheurs passés.

En ce qui concerne le monde futur, les boissons fortes sont pernicieuses à l'entendement et consomment comme du feu les racines du bien au dedans de nous. Elles favorisent le mal et nous amènent à transgresser tous les commandements et à tomber en enfer. Bouddha a déclaré que celui qui fait boire trop de vin à un homme devra renaître cent fois sans avoir de mains.

Il ne faut pas supposer, d'après cela, que Kenkô se soit abstenu de boire, comme il aurait dû le faire s'il avait observé ses vœux de moine bouddhiste. Au contraire :

Il y a des occasions où l'on ne peut se passer de vin. Par une nuit de lune, par un matin de neige ou quand les fleurs sont épanouies et que les cœurs sont exempts de soucis, notre plaisir s'augmente si, causant avec un ami, on nous présente une coupe de vin.

Kenkô va jusqu'à dire qu'avec des amis intimes il est, à l'occasion, permis de s'enivrer.

Il n'y a pas de plus grand plaisir que d'ouvrir un livre, seul, à la lueur de la lampe, et de faire nos compagnons des habitants du monde invisible.

Rien n'ouvre les yeux autant que les voyages, n'importe où.

J'aime à m'enfermer dans un temple de la montagne et à pratiquer le culte de Bouddha. Là, pas d'ennuis, et l'on sent que le cœur se purge de ses impuretés.

*Les saisons : le printemps.*

C'est le changement qui, en toute chose, émeut notre sympathie. Tout le monde dit, non sans quelque raison, que c'est surtout l'automne qui inspire ce sentiment. Mais il me semble que les aspects de la nature, au printemps plus qu'en aucune autre saison, gonflent nos cœurs d'émotion. Les chants des oiseaux suggèrent spécialement cette saison, avec la chaleur croissante, l'herbage dans la haie fleurit et, à mesure que le printemps avance, les nuages légers s'éparpillent dans le ciel au loin et les fleurs se montrent dans toute leur gloire. Quelquefois elles sont dispersées par des tempêtes continuelles de vent et de pluie, et rien ne reste que des feuilles vertes. Tout cela affecte nos cœurs d'une crainte constante.

La fleur d'oranger a une grande renommée, mais c'est le parfum de la fleur de prunier qui nous fait penser avec regret au passé. Alors fleurissent les *kerria* aux couleurs gaies et la glycine aux teintes plus sombres. Toutes ces choses sont associées avec maints sentiments qu'il est impossible de ne pas noter.

Dans nos heures de pensées calmes, quel est celui qui n'a pas de regret de tout ce qui est passé ?

Quand tout le monde s'est retiré, pour veiller pendant les longues heures de nuit, nous mettons en ordre tous nos bibelots et nos curiosités. Parmi les bouts de papier rejetés comme indignes d'être gardés, une écriture ou un dessin tracés là, négligemment, par quelqu'un qui n'est plus, frappe la vue et ramène le souvenir vivant du temps où ce fut fait. Il est touchant aussi, après que les années ont passé, de trouver une lettre même de quelqu'un qui vit encore et de penser que ce fut écrit à telle date pour telle occasion.

Les objets qui étaient familiers à leurs mains n'ont pas changé (ils n'ont pas de cœur !) pendant toutes les longues années qui ont passé, hélas ! hélas !...

L'homme qui a une mauvaise écriture ne doit pas, pour cela, s'abstenir de griffonner des lettres. Autrement il fait écrire ses lettres par des amis, ce qui est un ennui.

Il est un fou celui qui passe sa vie à poursuivre la renommée et le gain.

Un homme qui s'assoupissait en prière, ce qui entravait ses devoirs religieux, demanda au vénérable prêtre Hôzen comment il se débarrasserait de cet obstacle à sa dévotion. Le prêtre lui répondit : « Prie avec assez de ferveur pour rester éveillé ». Réponse admirable.

Le même prêtre a dit : « Si vous croyez que votre salut est assuré, il l'est ! Si vous croyez qu'il n'est pas assuré, il ne l'est pas ! » Parole également admirable.

Une autre de ses sentences admirables consiste à dire : « Si vous continuez vos prières malgré les doutes qui vous tourmentent, vous serez sauvé. »

Kenkô, avec quelques amis, assiste un jour à des courses, ce qui n'est pas, pourrait-on croire, un endroit bien convenable pour un ermite bouddhiste. Une foule de gens vinrent s'interposer entre leur voiture et la course, les empêchant de voir.

Nous descendîmes et essayâmes de nous frayer un passage jusqu'aux barrières, mais la foule était trop compacte. A ce moment, nous observâmes un prêtre qui avait grimpé dans un arbre et s'était installé dans une fourche pour mieux voir. Étant fatigué, il sommeillait à chaque minute, s'éveillant juste à temps pour éviter une chute. Tout le monde l'interpellait et le plaisantait : « Quel imbécile, disait-on, de s'endormir si tranquillement dans une position si dangereuse ! » Sur ce, une pensée me vint à l'esprit et je m'écriai : « Cependant nous sommes ici, nous, passant notre temps à ce spectacle oublieux que la mort peut nous surprendre à tout moment.

Nous sommes de bien plus grands fous que ce prêtre! » Les gens devant nous se retournèrent et dirent : « Rien ne peut être plus vrai. C'est en effet complète folie. Venez par ici. » Ainsi ils nous ouvrirent un passage et nous permirent d'avancer. Or cette remarque que j'avais faite aurait pu venir à l'esprit de n'importe qui. Je suppose que ce fut ce qu'elle avait d'inattendu à ce moment qui fut la cause de l'impression produite. Les hommes ne sont ni de bois ni de pierre, et un mot prononcé au moment favorable trouve quelquefois le chemin du cœur.

Un commentateur dit que « ce chapitre a pour but de nous faire sentir l'incertitude des choses humaines ». Le lecteur pourra en tirer lui-même à son gré la morale.

Prenez garde à conserver la pratique de la religion jusqu'en votre vieillesse. Les tombes anciennes sont surtout celles de jeunes gens.

Quand nous entendons le nom d'un homme nous essayons de nous former quelque idée de son apparence, mais nous trouvons invariablement, quand nous faisons plus tard sa connaissance, que nous nous sommes complètement trompés.

Je me demande si je suis seul à éprouver quelquefois la sensation que des discours que j'entends ou des choses que je vois ont été déjà vues ou entendues par moi; quand? je ne puis le dire.

#### CHOSSES QUI SONT DE MAUVAIS GOUT

Trop de meubles dans la pièce où l'on habite.  
 Trop de plumes dans un encrier.  
 Trop de Bouddhas sur un autel privé.  
 Trop de roches, d'arbres et d'herbes dans un jardin.  
 Trop d'enfants dans une maison.  
 Trop de paroles quand on se rencontre.  
 De livres dans une bibliothèque, il ne saurait y en avoir trop; ni trop de déchets sur un tas d'ordures.  
 Ce n'est pas seulement quand nous regardons la lune ou les

fleurs avec nos yeux qu'elles nous donnent du plaisir. Un jour de printemps, sans que nous quittions notre demeure, une nuit de lune, bien que nous restions dans notre chambre, leur simple souvenir est infiniment réconfortant et délicieux.

Si Wordsworth avait connu la littérature japonaise, on aurait pu l'accuser d'avoir plagié ce passage quand il a écrit :

inward eye  
That is the bliss of solitude.

« La vision intérieure, qui est la bénédiction de la solitude. »